

DANS 5 HEURES

D'après les écrits de prison de **Jacques Fesch**
Collaboration artistique **Vincent Joncquez**
Avec **Fitzgerald Berthon**

REVUE DE PRESSE



Service de presse Zef

Isabelle Muraour : 06 18 46 67 37

Assistée de Clarisse Gourmelon : 06 32 63 60 57

contact@zef-bureau.fr | www.zef-bureau.fr



— zef —

POINT PRESSE

JOURNALISTES VENUS

Marguerite de Lasa

Armelle Héliot

Marie-Céline Nivière

Isabelle Demangeat

Victor Nexon

Louis Juzot

Pierre François

Jean-Pierre Haddad

Martine Piazzon

La Croix

Le blog d'Armelle

L'œil d'olivier

Journal Paris Notre Dame

Aleteia

Hottello

Holybuzz

SNES

Froggy Delight

Jacques Fesch sur scène, un miroir tendu aux détenus

— Dimanche 16 octobre, le comédien Fitzgerald Berthon a interprété sa pièce *Dans 5 heures*, inspiré des écrits de Jacques Fesch, à la prison de la Santé, à Paris.

— À l'écoute des textes de ce condamné à mort qui s'est converti en prison, les détenus ont été touchés, et se sont sentis rejoints.

« Je trouve que t'as un sacré culot de jouer ça ici. » Paul (1), un détenu d'une cinquantaine d'années, prend la parole à peine la pièce terminée. « Nous, on est en taule. On pourrait penser qu'on a plutôt envie d'entendre des histoires de petits oiseaux. Et toi, t'arrives à nous amener ça. Je te tire mon chapeau. » À la fin de la pièce, les détenus avaient applaudi à tout rompre et s'étaient tous levés.

Dans le gymnase de la prison de la Santé, dimanche 16 octobre, Fitzgerald Berthon vient de terminer son seul en scène *Dans 5 heures*, une pièce inspirée des écrits de Jacques Fesch, qu'il joue jusqu'au 10 décembre à Paris, au théâtre La Flèche (2). Cette représentation suivie d'un échange avec les détenus, ce dimanche, revêt une symbolique particulière. C'est dans ce même établissement pénitentiaire que, le 1^{er} octobre 1957, Jacques Fesch a été guillotiné après avoir été condamné à mort pour le meurtre d'un policier. Il s'était converti en prison et avait écrit, la veille de sa mort, la phrase *Dans cinq heures, je verrai Jésus* (lire ci-contre).

« Fitzgerald exprime les émotions que nous ressentons tous les jours. L'isolement. Le sentiment d'être seul au monde. »

À la prison de la Santé, une soixantaine de détenus, tous chrétiens conviés dans le cadre de l'aumônerie, ont assisté à la pièce. Dans ce lieu d'ordinaire si bruyant, où 1100 personnes sont incarcérées pour environ 800 places, aucun bruit n'a retenti, à part la voix du comédien. Seul sur cette scène improvisée, Fitzgerald Berthon a pris les mots de Jacques Fesch pour raconter le mal que fait l'enfermement à l'homme, la détresse



Pour le comédien Fitzgerald Berthon (au centre), le témoignage de Fesch peut « ouvrir les cœurs ». Marion Parent pour La Croix

du condamné, et finalement, l'espérance de la foi.

Et les détenus se sont sentis rejoints. Dans une forme de catharsis, certains ont revécu leur propre vie dans la voix du comédien. Après la pièce, Thomas a encore du mal à s'exprimer. « J'ai tout vécu en même temps que lui, sur scène, dit-il, le regard songeur. Et j'ai 27 ans, comme Jacques Fesch. » « Fitzgerald a exprimé les émotions que nous ressentons tous les jours, dit aussi Vladimir. L'isolement. Le sentiment d'être seul au monde, de ne pas voir le bout du tunnel. Et puis, il trouve la foi. Comme nous. À la fin, il nous faut bien croire en quelque chose, en une sortie, au monde extérieur. Si on ne croit pas, on ne peut pas tenir. »

Arthur, lui, évoque un passage où Jacques Fesch s'adresse à sa fille: « Il comprend que, par sa peine, il tue toute une famille. Il aurait préféré prendre toute la souffrance pour lui, analyse le détenu, en parlant, en creux, de lui. Nous aussi, on est écrasés de culpabilité. Quand j'appelle ma mère, je sais qu'elle fait semblant d'aller bien. » Jim a reconnu, dans la pièce, les moments où, après le par-

loir, il se demande si sa femme ne le prend pas pour un criminel. « Le comédien vient de l'extérieur, et pourtant, il s'est senti proche de nous, relève le jeune homme, qui ne pensait pas que c'était possible. D'habitude, même les gens de notre propre famille ne nous comprennent pas. » « C'est une pièce qui leur tend un miroir », analyse Fitzgerald Berthon. Le comédien et metteur en scène a hésité avant de jouer devant des détenus. « Je me disais parfois: c'est indécent, ça les replonge dans leurs angoisses. » Mais, malgré tout, « il y a aussi cette lumière, cette espérance de Jacques Fesch qui peut les encourager, les élever », croit-il. Le comédien voit dans ce spectacle une dimension missionnaire: « Le témoignage de Jacques Fesch peut ouvrir les cœurs, permettre un questionnement, une rencontre. »

Et le texte, parmi les détenus, a ravivé des questions existentielles. « S'il avait été libéré, est-ce que sa foi aurait tenu ? », se demande Paul. « Ça, on ne le saura jamais », répond Fitzgerald Berthon. « Peut-être qu'il a eu la foi parce qu'il se rapprochait de la mort aussi », interroge Jim.

« Nous, on a encore une chance de s'en sortir, on y croit encore, mais lui ? », renchérit Ahmed. Quand il y a plus rien, il reste Dieu. » Nicolas comprend le condamné qui a trouvé la foi. « En prison, nos sentiments sont déçuplés. C'est dans ces moments-là qu'on se remet à penser à Dieu. » « On est plus aiguisés », entend-on dans la salle. Les autres hochent la tête.

Fitzgerald enchaîne: « Fesch dit que dans une cellule, le Christ parle peut-être plus distinctement qu'ailleurs. » Marguerite de Lasa

(1) Les prénoms ont été changés.
(2) Dans 5 heures, d'après les écrits de prison de Jacques Fesch. Tous les samedis à 19 heures jusqu'au 10 décembre, au théâtre La Flèche, à Paris.

Un exemple de rédemption



SIT/AFIP

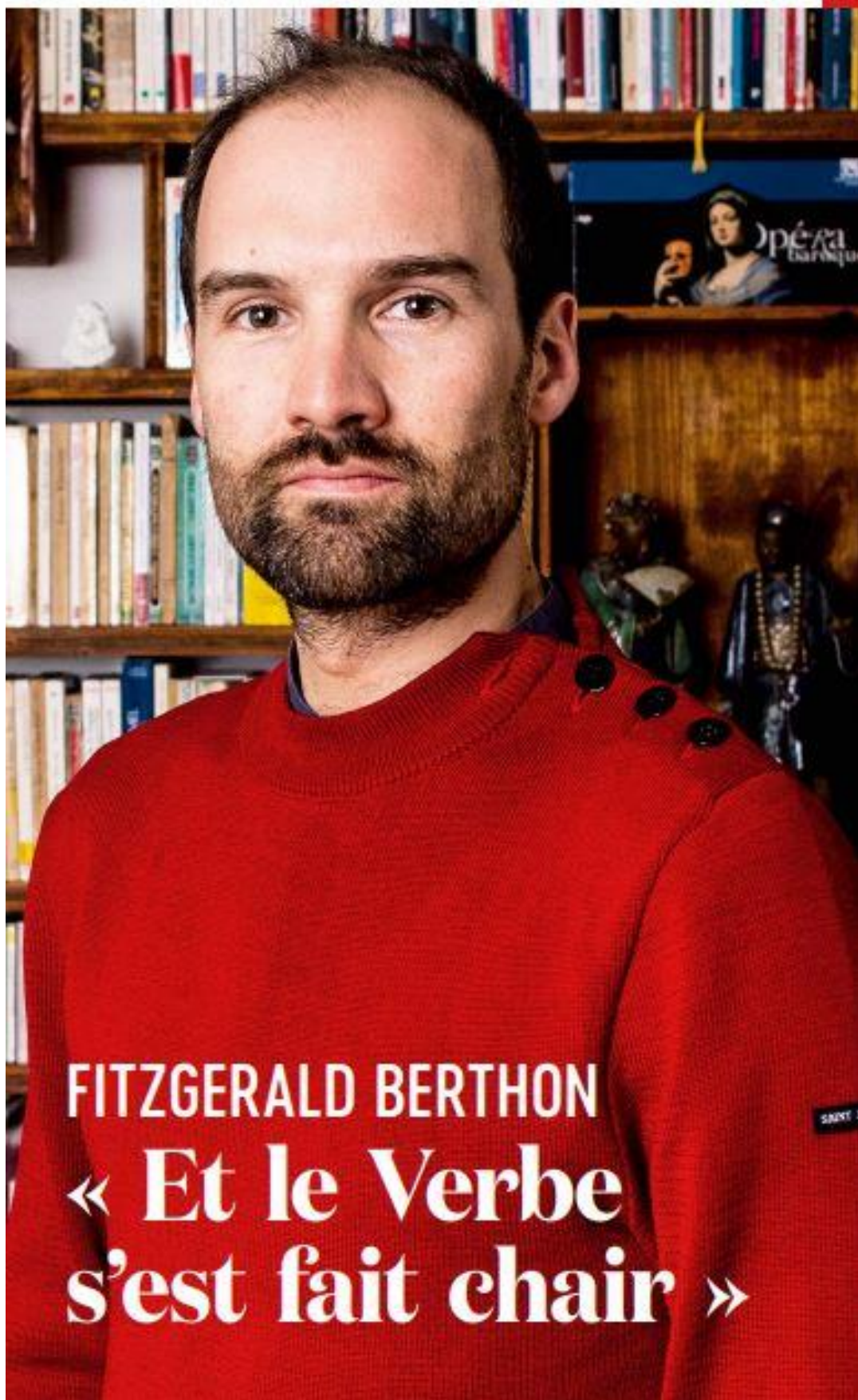
Né dans une famille bourgeoise de Saint-Germain-en-Laye, Jacques Fesch (1930-1957) avait braqué un agent de change en 1954 afin de s'acheter un bateau. Ce braquage tourne à l'échec et, dans sa fuite, Jacques Fesch tue un policier, Jean-Baptiste Vergne. Il est condamné à mort. En prison, il se convertit au catholicisme. Il est guillotiné à la prison de la Santé le 1^{er} octobre 1957. Le cardinal Lustiger ouvre en 1993 le procès en béatification de Jacques Fesch, considéré comme un exemple de rédemption. Son histoire est connue grâce à la publication de son journal de prison, destiné à sa fille. *Dans cinq heures, je verrai Jésus*, devenu un best-seller de la littérature spirituelle. Il y décrit son quotidien, et y dénonce aussi la dureté de la condition carcérale et la peine de mort.

**la
vie**

Notre sélection mensuelle
de livres spirituels

3 NOVEMBRE 2022 - N° 4027

Les essentiels



FITZGERALD BERTHON

**« Et le Verbe
s'est fait chair »**

Fitzgerald Berthon

Il est tombé dedans quand il était petit. Au fil du temps, le travail théâtral lui a donné le goût d'incarner le message évangélique. Aujourd'hui, ce quadragénaire joue, dans un seul en scène, la conversion en prison d'un condamné à mort, Jacques Fesch.

J'ai baigné toute mon enfance dans l'art et la foi. Il s'agissait réellement de notre pain quotidien à la maison ; je suis le dernier d'une fratrie de quatre. On allait régulièrement à l'opéra, au théâtre ou au cinéma. À chacun de nos voyages, on visitait les musées et les églises. Et, en voiture, on écoutait les méditations du père Paul Baudiquey sur les œuvres de Rembrandt – *le Retour du fils prodigue* en particulier, véritable icône dans notre famille. « *Les seuls regards d'amour sont ceux qui nous espèrent* », disait-il. Parole forte ! Elle est citée à la fin de l'adaptation contemporaine de la parabole que mon ami Amarú Cazenave a réalisée en 2014, et dans laquelle Michael Lonsdale interprétait le père, et moi le fils. Comme quoi, tout, dans mon enfance, était déjà en germe.

Mon premier choc artistique autant que spirituel s'est produit dans la chapelle de la Sorbonne, à Paris. J'avais 12 ans. Des photographies de la *Piéta* de Michel-Ange, par Robert Hupka, étaient exposées, et elles étaient sublimes. J'en fus ébloui, touché jusqu'à l'âme. Cette expérience a construit mon regard, elle m'a ouvert au beau. Elle m'a marqué à jamais, tout comme celle que j'allais vivre ensuite à 13 ans sur les

tréteaux. Je pratiquais le théâtre depuis la maternelle, mais cette année-là, je jouais le rôle principal du *Chapeau de paille d'Italie*, d'Eugène Labiche. Deux heures de spectacle, 300 spectateurs, cinq représentations : ce n'était pas rien pour les gamins que nous étions ! Mais dans mon costume trois pièces, j'étais comme un poisson dans l'eau. Le jeu allait de soi. Un pur bonheur.

L'appel du théâtre comme métier et vocation n'a pourtant pas été si évident.

Adolescent, je rêvais de m'engager dans l'humanitaire pour aider mon prochain et vivre l'Évangile. Je me suis donc dirigé vers des études pour travailler dans l'aide aux pays en développement. Puis mon rêve un peu naïf de « sauver le monde » s'est fissuré jusqu'à exploser en plein vol durant mon master à la Sorbonne. Cette désillusion a provoqué un revirement intérieur. Je ressentais de plus en plus le besoin d'embrasser une profession créative et d'agir localement. Le théâtre s'est alors imposé comme la voie la plus évidente, la plus naturelle.

À l'École supérieure d'art dramatique de Paris, j'ai découvert chez plusieurs de mes enseignants un sens du sacré, du mystère, parfois une quête spirituelle et une soif d'absolu, de transcendance. →



Les étapes de sa vie

1983 Naît à Saint-Germain-en-Laye, dans les Yvelines.

2010 Rencontre avec le Renouveau charismatique.

2012 Diplômé de l'École supérieure d'art dramatique, à Paris.

2016 Premier seul en scène, *Charles de Foucauld, frère universel*, de Francesco Agniello.

2017 *En attendant les barbares*, film d'Eugène Green.

2021 Se marie avec Juliette.

2022 *Dans cinq heures*, au théâtre La Flèche, à Paris.

LE TÉMOIN

« Et le Verbe s'est fait chair »



« Lorsque je récite le Notre Père chaque dimanche à la messe, parfois mécaniquement, suis-je attentif et présent à ces mots qui engagent tout mon être ? Est-ce que je les habite ? Quid de mon corps ? »

Ils exerçaient leur art et leur pédagogie avec une grande noblesse et une belle délicatesse, ayant à cœur d'élever les corps et les âmes. Ces artistes-artisans m'ont éveillé à un nouveau chemin artistique fait d'humilité, de don total de soi, d'effort et de patience. J'entends encore notre professeure de respiration nous expliquer que dans 10 ou 15 ans, nous commencerions seulement à maîtriser notre instrument. Comment ne pas faire le lien avec la vie chrétienne qui, elle aussi, est un labeur de longue haleine, un apprentissage permanent ?

Contre toute attente, ma formation théâtrale est ainsi venue nourrir et inspirer ma vie de croyant. Ce que mes professeurs me transmettaient parlait à mon cœur de chrétien. Il y avait dans leurs enseignements des vérités profondes que

je pouvais transposer à mes habitudes de croyant. L'art de la répétition par exemple, qui, au théâtre, doit être une réinvention perpétuelle du vivant. Lorsque je récite le Notre Père chaque dimanche à la messe, parfois mécaniquement, suis-je attentif et présent à ces mots qui engagent tout mon être ? Est-ce que je les habite ? *Quid* de mon corps : est-il investi quand je prie, quand je m'avance dans la file de communion ?

Il faudrait une catéchèse corporelle pour apprendre à se comporter physiquement à la messe. Nos liturgies sont des mises en scène sacrées après tout ! Nous devons en soigner la beauté car « le Verbe s'est fait chair » (Jean 1, 14), et c'est donc par nos corps et par nos sens qu'il vient aussi à notre rencontre. Mon premier renouveau dans la foi est d'ailleurs

lié à cette dimension d'incarnation. C'était lors d'une messe animée par la communauté Saint-Jean que je venais de découvrir. Au moment de l'élévation du corps du Christ, les frères et les sœurs se sont tous prosternés à terre, et ce geste m'a frappé. Du haut de mes 20 ans, avec mon style rasta et mes dreadlocks, je reprenais soudain conscience de la présence réelle de Dieu, le Seigneur devant qui tout genou doit fléchir.

Je dois beaucoup aux mouvements issus du Renouveau charismatique.

En fréquentant leurs rassemblements, je me suis rendu compte petit à petit de mes incohérences. Mes yeux se sont franchement dessillés avant les JMJ de Madrid, l'été 2011. J'étais parti en mission à Barcelone avec le mouvement Anuncio. Un soir, alors qu'on arpentait les rues pour inviter les jeunes à une veillée de prière, on a croisé un groupe d'étudiants français. L'un d'eux nous a lancé : « *Je suis chrétien moi aussi, mais je n'ai pas le temps : on va en boîte de nuit.* » Ce gars, il m'a semblé que c'était moi ! Jusque-là, je pensais que



À LIRE

En chemin vers la beauté. Artistes et chrétiens, ils témoignent. Éditions Emmanuel, 19,90 €.

Dieu me bénissait quoique je fasse. Mais non ! Il ne suffit pas de se dire chrétien et d'avoir une croix autour du cou. Il faut vivre en cohérence avec ce que l'on veut ou prétend professer. J'ai alors commencé à mettre de l'ordre dans ma vie pour cesser de m'éparpiller et m'ancrer davantage dans le Christ.

Si le travail quotidien de l'acteur a renouvelé ma pratique religieuse et mon rapport à la parole de Dieu, je n'ai pas immédiatement voulu participer à un théâtre chrétien.

Ma réticence était d'autant plus grande que les initiatives portées par les croyants sont souvent synonymes →



« Sur scène, quand je prononçais la prière d'abandon de Charles de Foucauld, je priais avec ses mots pour les personnes présentes dans la salle. »

de bénévolat et de non-professionnalisme... Cette démarche me semble contre-productive. À mes yeux, il faut d'abord développer ses talents et compétences, chercher à exceller dans sa discipline, puis éventuellement décider de s'en saisir pour transmettre un message de foi. Ce n'est qu'après cinq ans de formation et plusieurs années de travail dans des projets très variés – des auteurs contemporains surtout – que j'ai accepté des textes chrétiens. L'un des premiers fut *la Boutique de l'orfèvre*, de Karol Wojtyła, en 2014.

La rencontre décisive a eu lieu avec Charles de Foucauld, frère universel, un seul en scène créé par Francesco Agnello avec le comédien Damien Ricour. Quand Damien est tombé malade, et seulement quelques mois avant sa mort, il a proposé à Francesco que je le remplace. Je le remercie encore de m'avoir confié ce rôle qui m'a transformé artistiquement et spirituellement. Car j'ai non seulement beaucoup appris et progressé en tant que comédien, mais j'ai été bouleversé, retourné par saint Charles de Foucauld. Pour la première fois de ma carrière, j'étais à la fois à mon endroit artistique et au cœur du cœur de ma vie. Il y avait comme un alignement. À un moment donné, je ne jouais plus, j'étais. Quand par exemple je prononçais sa fameuse prière d'abandon, je ne récitais pas un texte : je méditais. Je priais avec ses mots pour les personnes présentes dans la salle et dans la communion des saints...

Être comédien, c'est aller toucher à toute l'humanité, sans la juger, plutôt en la défendant. C'est chercher l'autre, le glorieux comme le dernier des derniers. L'aimer, le connaître de l'intérieur, entrer dans sa peau, dans son cheminement singulier. Ce travail d'incarnation fait forcément bouger les lignes en vous. Il réveille des choses parfois enfouies, vous confronte à vous-même, vous questionne à l'intime : qu'aurais-je fait à sa place ? qu'ai-je fait ? et cette part d'ombre, n'est-elle pas aussi en moi ? Martin Steffens a écrit un essai dont le titre pourrait être la devise du comédien : *Rien de ce qui est inhumain ne m'est étranger* (Points vivre). Cette phrase s'applique parfaitement au projet personnel que je porte depuis trois ans, *Dans cinq heures*, un seul en scène basé sur tous les écrits de prison de Jacques Fesch.

Originaire, comme lui, de Saint-Germain-en-Laye, issu du même genre de milieu, j'aurais pu être un Jacques Fesch. J'aurais pu basculer sur une énorme erreur de jeunesse et commettre l'irréparable : tuer un homme à l'issue d'un braquage raté. Je savais que Jacques Fesch avait rencontré le Christ en détention et que son journal de prison, *Dans cinq heures je verrai Jésus*, avait eu une fécondité spirituelle inouïe. Quel meilleur moyen que le théâtre pour plonger dans l'histoire de ce bon larron du XX^e siècle, pour m'en nourrir et la faire vivre ? ♣

INTERVIEW ALEXIA VIDOT

PHOTOS STÉPHANE GRANGIER POUR LA VIE

Vers les Jacques Fesch d'aujourd'hui

« Le but de mon projet était clair dès le départ : extraire Jacques Fesch des circuits ecclésiaux pour faire connaître son passage des ténèbres à la lumière à un large public. Un public qui n'entre pas dans les églises, mais qui va au théâtre. Dès le départ aussi, j'ai eu l'intuition de rendre à la prison ce qu'elle avait fait germer, d'aller vers les Jacques Fesch d'aujourd'hui. C'est donc en milieu carcéral que j'ai commencé à jouer, et je vais continuer. Les personnes détenues se sentent honorées dans leurs difficultés, et certaines sont touchées par le message chrétien. "Je sais maintenant qu'on n'est jamais définitivement condamné", m'a confié l'une d'elles. »

Dans cinq heures, pièce de Fitzgerald Berthon, le samedi à 19 h jusqu'au 10 décembre au théâtre La Flèche, à Paris (XI^e), theatrelafleche.fr



MA FIGURE SPIRITUELLE

Jacques Fesch

À 24 ans, Jacques Fesch (1930-1957) mène une vie dorée à Saint-Germain-en-Laye (Yvelines). La généreuse rente que son banquier de père lui verse ne suffit pas à acheter ce voilier dont il rêve. Alors, le 25 février 1954, il entre dans un bureau de change pour le braquer. Dans sa fuite, un témoin le reconnaît et le signale à un gardien de la paix. Paniqué, Jacques tire dans le tas et abat le policier d'un coup de pistolet.

Derrière les barreaux de la prison de la Santé, l'assassin de policier va alors vivre une puissante conversion. Sa rencontre avec le Christ est comme préparée par trois anges qui veillent sur lui : son avocat (un fervent converti), l'aumônier de prison et un moine bénédictin qui lui écrit. Celui-ci lui envoie un jour les paroles d'un Gospel : « *Le Christ frappe à ta porte, ne lui ouvriras-tu pas ?* ». Au bout d'un an de détention, le jeune homme terrassé par la souffrance tombe à genoux. Dans la nuit, il appelle et crie à l'aide. Et,

brutalement, l'Esprit descend sur lui. À partir de là, il va pratiquer l'ascèse et vivre comme un moine dans sa cellule.

Le jour de ses 27 ans, un vendredi saint, Jacques apprend qu'il est condamné à mort. Et il plonge dans de terribles affres. Mais les deux derniers mois de sa vie, la grâce l'inonde à nouveau. Il entend une voix : « *Tu reçois les grâces de ta mort.* ». Sa mort portera du fruit, il en est sûr. Il l'offre donc en sacrifice pour sa famille, et surtout pour sa fille. « *Dans cinq heures, je verrai Jésus !* », écrit-il dans son journal à l'aube du 1^{er} octobre 1957.

Jacques Fesch a semé énormément au-delà de son cercle proche pour qui la vie a été dure... Ce n'est ni un saint, ni un mec parfait. Son parcours a été sinueux, même après sa conversion. Mais il est une bénédiction, car il nous rappelle que personne n'est jamais perdu aux yeux de Dieu, à la condition d'aller vers Lui. « *Tu ne peux rien faire sans Dieu, mais Dieu ne peut rien faire sans toi* », disait-il. ♡

Le Journal d'Armelle Héliot

Critiques théâtrales et humeurs du temps

THÉÂTRE

2022-11-20

Dans les pas de Jacques Fesch

by ARMELLE HÉLIOT

En une heure dense et dansante, le comédien Fitzgerald Berthon nous plonge dans une évocation profonde du destin de celui qui fut condamné à mort pour avoir tué un gardien de la paix et découvrit Dieu, le Christ et la Vierge Marie en prison.

Il y a quelque chose d'impardonnable dans le comportement de Jacques Fesch, fils de famille indolent qui préféra fréquenter Saint-Germain-des-Prés plutôt que d'aller jusqu'au bac. Il y a quelque chose d'impardonnable et d'ailleurs la société de son temps ne lui pardonna rien puisqu'il fut condamné à mort, au temps de la guillotine, pour avoir, après une tentative de vol à main armée, abattu un policier, le 25 février 1954, dans le quartier de la Bourse, à Paris.

Jacques Fesch trouva la foi en prison. Il eut des guides. A commencer par son avocat, homme qui avait dû renoncer à sa vérité de conscience et de désir, et qui savait ce qu'était la souffrance. Jacques Fesch affronta la vérité de son caractère et de sa fatale sortie de route, dans l'enfermement particulièrement cruel des prisons de son temps.

Ce blouson doré solitaire, qui trouva tout de même un ami pour l'accompagner dans sa tentative de braquage -ce dernier tenta au dernier moment de trouver des aides pour convaincre la tête brûlée de renoncer à son projet- est devenu, au fil du temps, un modèle, un homme de foi qui éclaire l'Eglise à tel point que son procès en béatification a été ouvert.

Ne racontons pas ici toute la vie de Jacques Fesch : le spectacle a ceci de puissant qu'il est assez clair pour que les personnes qui ne connaîtraient rien de cette vie, en saisissent assez.

Pour ce moment intitulé *Dans 5 heures*, plus simple serait difficile : une table, une chaise, au sol un rectangle délimité par un trait blanc, des lumières, des voix off, du son, de la musique. On est à fleur de plateau dans le petit espace du Théâtre La Flèche, rue de Charonne, au fond d'une cour très séduisante.

Le public, nombreux, semble acquis à la cause et du « héros » et du spectacle.

Mais l'on n'est ni au catéchisme, ni dans une entreprise d'animation culturelle. Il s'agit bien de théâtre et de théâtre puissant. Lumières et son, signés Vincent Hoppe, voix off d'Eric Devillers et de Maxime d'Aboville, regard pour la danse, Jann Gallois, regard pour le théâtre, collaboration artistique, Vincent Joncquez. Toute une équipe pour que Fitzgerald Berthon puisse incarner, de toutes ses fibres et avec audace, rigueur, sincérité, ce parcours bouleversant.

Il y a donc de la danse dans cette évocation. Une danse très expressive, une danse de combat en même temps. Et puis le récit, les pensées. C'est en puisant dans les écrits de prison de Jacques Fesch que Fitzgerald Berthon a mis au point le texte. Voix bien placée, regard proche puisque la salle est petite, se déplaçant, d'abord dans les limites du rectangle tracé au sol, puis suivant l'extérieur, comme s'il retrouvait la liberté avec la foi, il impose, par-delà sa personnalité athlétique, l'homme Fesch, mais d'abord ses questions, ses errements, sa découverte d'un sens à la vie, au destin.

Un moment bref, d'une heure à peine, mais fort et d'une haute qualité d'intelligence et de sensibilité. Jacques Fesch était né le 6 avril 1930, à Saint-Germain-en-Laye. Il mourut le 25 février 1954.

« Dans 5 heures », « Conversion d'un condamné », d'après les écrits de prison de Jacques Fesch, par Fitzgerald Berthon. Jusqu'en février. Les samedis à 19h00. Durée : 1h00. A La Flèche Théâtre, 77 rue de Charonne, 75011 Paris. Tél : 01 40 09 70 40.

Les écrits de Jacques Fesch sont disponibles à l'issue des représentations.

TAGS: FITZGERALD BERTHON, JACQUES FESCH, LA FLÊCHE THÉÂTRE

Le dernier combat d'un condamné

Le comédien Fitzgerald Berthon propose au théâtre de la Flèche un seul en scène inspiré des derniers moments du prisonnier Jacques Fesch, condamné à mort en 1957 qui se convertit en prison. Mêlant danse et théâtre, ce spectacle est d'une puissance artistique, symbolique et spirituelle, remarquable.



Le comédien Fitzgerald Berthon propose au théâtre de la Flèche un seul en scène inspiré des derniers moments du prisonnier Jacques Fesch, condamné à mort en 1957 qui se convertit en prison. Mêlant danse et théâtre, ce spectacle est d'une puissance artistique, symbolique et spirituelle, remarquable.

© Christophe Raynaud De Lage

Dès les premiers instants, il y a quelque chose qui saisit. Fitzgerald Berthon a disparu de la scène. Le comédien, connu pour son originalité et sa gouaille, a laissé place à son personnage. Son visage et son corps ont changé. Assis sur une chaise, de profil, le regard au loin, mains sur les genoux, jambes légèrement écartées, Jacques Fesch a incrusté ses traits, il a pris le relais. Jacques Fesch, ce jeune homme exécuté en octobre 1957 pour avoir tué un policier dans un braquage amateur. On connaît plus ou moins l'histoire de ce condamné à mort, l'un des derniers de France. Son amateurisme dans le braquage, cette balle perdue, ce policier tué. Et cette sentence prononcée, comme un couperet, le 6 avril 1957. Jacques Fesch a alors 27 ans, il est marié avec Pierrette et père d'une fille : Véronique. Sa vie s'arrête là. Pas son intériorité. En prison, Jacques Fesch fait la rencontre de Dieu, cette expérience d'une « main puissante qui [le] retourne ». « L'esprit du Seigneur [le] prend à la gorge. » Cette aventure spirituelle, la grande aventure de sa vie, Jacques Fesch la raconte, alors qu'il est incarcéré à la prison de la Santé (14e), dans les nombreuses lettres qu'il écrit dans l'attente de son exécution, le 1er octobre 1957. Publiées par la suite, ces lettres ont souvent ému ses lecteurs, notamment Fitzgerald Berthon.

Un spectacle né d'une proximité et d'une curiosité

Il y a trois ans, le comédien, alors âgé de 36 ans, se plonge dans ces écrits, poussé par un certain désir de comprendre et une proximité. « Comme Jacques Fesch, je suis originaire de St-Germain-en-Laye (Yvelines), explique-t-il aujourd'hui. J'ai donc toujours entendu parler de lui, le dernier condamné à mort de la ville. Je me suis toujours interrogé sur ce gars en me disant que j'aurais pu être ce jeune homme dont la vie bascule du jour au lendemain. » Interpellé par sa rencontre avec le Christ, le comédien décortique le texte et en tire l'idée d'un seul en scène. Son but : « Sortir de l'inconscient collectif de ma ville pour comprendre ce qui s'est vraiment passé, en faire un spectacle pour vivre cette expérience de l'intérieur et la partager. » S'ensuit un travail d'écriture, de mise en scène et de montage, pour aboutir à cette pièce donnée au théâtre de la Flèche (11e) : Dans 5 heures, conversion d'un condamné.

Le rendu est d'une puissance et d'une profondeur remarquables. Par une mise en scène épurée, dénuée d'inutiles fioritures et un jeu d'acteur impressionnant, le combat intérieur de Jacques Fesch prend vie sur scène. Dans un espace de cinq mètres carrés tracés au sol (la superficie d'une cellule de prison), Fitzgerald Berthon crie la détresse d'un homme submergé par son acte posé tel « un automate ». Par des mouvements de danse très bien chorégraphiés, placés et interprétés sur une musique – de Nils Frahm – évocatrice, son corps exprime la violence, la révolte, l'incompréhension, le combat puis l'écroulement... Laisant jaillir alors un cri. « Un appel au secours : mon Dieu ! » Face à l'amour parfait, le condamné a abdiqué.

Isabelle Demangeat [@LaZaab](#)

Pratique

Le seul en scène *Dans 5 heures, conversion d'un condamné*, de Fitzgerald Berthon est donné les samedis, à 19h, jusqu'au 10 décembre au théâtre de la Flèche. Il est prolongé pour trois mercredis soirs en janvier : les 11, 18 et 25, à 19h. 77, rue de Charonne, 11e ; info@theatrelafleche.fr ; tél. : 01 40 09 70 40.

Aleteia

Théâtre : les dernières heures de Jacques Fesch, condamné à mort et converti



Christophe Raynaud de Lage
Dans 5 heures (Fitzgerald Berthon).

Victor Nexon - publié le 14/10/22

Seul en scène, le comédien Fitzgerald Berthon joue jusqu'au 10 décembre la pièce "Dans 5 heures, conversion d'un condamné" au théâtre La Flèche (Paris 11e). Une représentation émouvante sur l'incarcération de Jacques Fesch, condamné à mort, exécuté à l'âge de 27 ans et converti en détention.

C'est un fait divers qui a eu un grand retentissement dans les années 1950 : Jacques Fesch, fils de banquier, braque en 1954 un bureau de change. Ayant perdu ses lunettes dans la fuite, il tire en direction d'un agent de police lancé à sa poursuite et l'abat. C'est derrière les barreaux, au bout d'un an d'incarcération, et avant même d'être condamné à mort qu'il se convertira. « Jacques Fesch a [...] donné l'exemple d'une vie radicalement transformée par la conversion alors qu'il subissait l'épreuve de la prison », a déclaré le cardinal Lustiger qui a ouvert en 1993 un procès en béatification le concernant. « Aucune personne ne peut se dire exclue de l'amour que Dieu lui porte. Nul n'est un "bon à rien". »

Dans 5 heures, conversion d'un condamné, jouée jusqu'au 10 décembre au théâtre La Flèche dans le 11^e arrondissement, est une pièce entièrement composée d'après les lettres de Jacques Fesch en prison, choisies afin de rendre l'ensemble de son incarcération jusqu'à la mort, empreinte d'une ferveur religieuse de plus en plus grande à mesure que son exécution approche. En une heure et dans une mise en scène d'une heureuse simplicité, Fitzgerald Berthon parvient à rendre avec intelligence la complexité du cas de ce jeune homme qui entra en prison athée pour se présenter converti à l'échafaud.

D'abord jouée en prison

Unique personnage de la pièce, la solitude de Jacques Fesch n'est cependant pas complète. Il y a aussi, dans le récit que l'acteur tire de ces lettres, le souvenir de ceux qui le connurent pour, à la fin, le renier — ainsi que le fit son père — ou chercher à comprendre, pour ce qu'ils en saisirent, la dévotion qui fut la sienne : sa femme, l'un de ses camarades de prison et même un gardien, qui confiera qu'il eût mieux valu, peut-être, ne pas exécuter cet homme-là.

Le comédien a choisi d'accompagner ces écrits d'une chorégraphie inspirée du *krump*, une danse contemporaine apparue aux États-Unis au début des années 2000, à l'exécution très rapide et manière, pour ceux qui la pratiquent, d'exalter la vitalité par des mouvements saccadés et des expressions faciales marquées, sur une bande-son du compositeur Nils Frahm.

Cette pièce a d'abord été jouée en prison, avec la volonté, selon Fitzgerald Berthon, de « rapporter ce témoignage là où il a été vécu ». « Mon jeu a alors changé, m'a-t-on dit, je n'ai plus joué comme avant à partir de là », précise l'acteur, qui parle au sujet de cette expérience d'un « défi de crédibilité ». L'acteur fut frappé par « la qualité du silence » des détenus pendant le spectacle : « Apparemment, ils étaient captivés par la parole de l'un des leurs. Mais plus important encore: un homme m'a écrit pour me remercier car il disait que le spectacle leur a permis un vrai moment de silence, m'expliquant que c'était quelque chose de rare en détention et que cela était très précieux. » « On n'est jamais totalement condamné », lui dira à la fin l'un des détenus.



Dans 5 heures (Fitzgerald Berthon).
RAYNAUDELAGE | RAYNAUDELAGE

« On me sauve malgré moi »

C'est en effet là l'un des enseignements de l'histoire de Jacques Fesch ; la peine édictée par les hommes n'est pas celle de Dieu, la seconde n'étant pas inéluctable. « Je suis comblé, on me sauve malgré moi, on me retire du monde parce que je m'y perdais », écrit Jacques Fesch en détention. Et ailleurs : « J'ai entendu une voix qui n'est pas de la terre me dire : "Jacques, tu reçois les grâces de ta mort." »

Fitzgerald Berthon, qui a notamment joué sous la direction de Dieudonné Niangouna, Luca Giacomoni et Laurent Bazin, a également incarné Charles de Foucauld, seul en scène, dans la pièce *Charles de Foucauld, frère universel* de Francesco Agnello. Charles de Foucauld qui a, selon le comédien, cela de commun avec Jacques Fesch de s'être retrouvé, après une vie dissolue, dans une situation radicale ; choisie pour l'un, dans le désert du plateau de l'Assekrem et subie pour l'autre, dans une cellule de la prison de la Santé, réduite, dans la pièce de Fitzgerald Berthon, à un marquage au sol de 2 mètres sur 5 et à une table et une chaise afin de mieux servir le texte.

Dans 5 heures — titre tiré des derniers écrits de Jacques Fesch, « Dans cinq heures, je verrai Jésus ! » — ne participe nullement de la polémique concernant la possible réhabilitation de Jacques Fesch. Elle se contente — mais n'est-ce pas là l'essentiel ? — d'exposer ce que fut l'expérience intérieure d'un condamné qui, comme le bon Larron, demanda simplement au Christ qu'il se souvienne de lui.

Pratique :

Dans 5 heures, conversion d'un condamné de Fitzgerald Berthon, d'après les écrits de Jacques Fesch, tous les samedis à 19 heures jusqu'au 10 décembre, au théâtre La Flèche (Paris 11^e).

« Dans cinq heures »

Dandy malfrat ou assasaint ?

27 octobre 2022



Un jeune homme de « bonne famille » plutôt désœuvré braque un bureau de change à main armée. Non seulement il est dénoncé par son complice mais son casse est foireux. Il s'enfuit après avoir tiré dans la main du caissier récalcitrant et empoché quelques liasses de billets alors qu'il venait pour voler des lingots d'or qu'il avait lui-même commandé la veille sans le moindre argent pour les payer. Dans sa cavale, pris en chasse par des passants puis par la police il perd ses lunettes. Face à un gardien de la paix, il tire et le tue d'une balle en plein cœur ! Il reprend sa course pour être finalement plaqué au sol et désarmé par un passant lancé à sa poursuite. Il termine sa journée au 36 quai des Orfèvres. Ce n'est pas le scénario d'un polar tragi-comique mais un fait divers survenu le 25 février 1954 dans le quartier de la Bourse à Paris. Le criminel s'appelle Jacques Fesch, catalogué comme « blouson doré », voyou issu de la bourgeoisie. Malgré le choix familial des meilleurs avocats, il sera condamné à la peine capitale... « Coupable d'un acte involontaire » comme il dira de lui-même, non sans mauvaise foi, dans son journal de prison intitulé *Dans cinq heures je verrai Jésus*.

C'est en adaptant cet écrit au titre à la fois vaniteux et pathétique, bouclé par le condamné la nuit-même de son exécution que Fitzgerald Berthon a conçu son spectacle dont il est aussi le seul interprète accompagné par moments des voix off d'Éric Devillers et de Maxime d'Abboville. Sa proposition théâtrale audacieuse, intense et pleine d'intérêt nous fait revivre les dernières semaines, jours et heures de ce « damné » qui rencontrera Jésus entre les quatre murs de sa geôle – trois seulement au théâtre plus un invisible par lequel le spectacle s'échappe vers le spectateur.

On connaît tous *Le dernier jour d'un condamné* de Victor Hugo mais ici il ne s'agit pas d'un vibrant plaidoyer contre la peine de mort. L'État, on le sait, ne laisse aucune « chance » au meurtrier d'un policier et la grâce non pas celle divine mais celle présidentielle ne viendra pas. De fait, Jacques Fesch s'attend à mourir, va l'accepter de plus en plus, voire le souhaiter comme une délivrance. Compte tenu de l'éducation catholique reçue par une mère qui l'a surprotégé face à un père hautain voire haineux, le prisonnier va se « tourner vers » Jésus (*conversio* en latin). Dans son discours, c'est bien sûr Jésus qui vient le visiter – passe-muraille célèbre depuis son évasion mystérieuse de son tombeau. Cette révélation survenue dans la nuit du 1^{er} mars 1955 lui rend supportable son *enfer-mement* en le préparant à une évasion par le haut qu'il croit assurée si on en juge par le futur de l'indicatif du titre de son journal. « Ce n'est pas le doute mais la certitude qui rend fou » disait Nietzsche, celle mystique verrouille la folie à double tour.

Jacques Fesch avait une personnalité fragile et tourmentée mais Fitzgerald Berthon interprète le personnage avec une froideur, une détermination et un aplomb qui traduisent bien l'absolue conviction du condamné d'être sauvé sinon rendu à la liberté. Par contraste, les gesticulations habilement chorégraphiées par Jann Gallois trahissent son agitation intérieure. Ce *seul en cellule* est passionnant et pas seulement en raison de sa dimension de fait réellement advenu. On pourrait déplorer que l'interprétation verbale ne fasse pas assez ressentir la complexité intérieure mais il faut se rendre à l'évidence que le parti-pris de mise en scène dédoublant le personnage entre paroles contrôlées et danses frénétiques a plus de pertinence pour donner à voir cette personnalité à la fois normale et pathologique. « Je veux offrir ma mort à tous ceux que j'aime et que j'ai blessés » : il en est conscient mais les vivants ont-ils un besoin de mort ? « L'esprit du Seigneur me prit à la gorge » ... étranglé d'une culpabilité pas seulement judiciaire, le péché se substituant au crime ? « J'attends l'amour », celui du Père mais plus du tout celui que son père lui a refusé dès son enfance. Il conserva celui de sa première femme dont pourtant il vola le père qui l'avait recueilli alors que sa famille le rejetait car il avait épousé une juive. À onze heures du soir, la veille de son exécution : « Dans cinq heures je verrai Jésus qui m'attire déjà à lui par le peu qu'il me donne. » ce peu n'est-il pas étonnant pour une révélation mystique vécue au quotidien à travers de nombreuses lectures et de fréquents échanges épistoliers avec un frère bénédictin. Tout s'éclaire théologiquement donc s'obscurcit psychiquement : « Je suis comblé. On me sauve malgré moi, on me retire du monde parce que je m'y perdais. »

Jacques Fesch a-t-il rejoint le Ciel depuis la cour de la Prison de la Santé à l'aube du 1^{er} octobre 1957 ? En deux morceaux ? Suis-je bête, l'âme est indivisible, pas la personnalité... Une chose est sûre : à peine exécuté, il a commencé une nouvelle vie posthume, réincarné dans la revendication religieuse d'un groupe de pression. Dans certains milieux catholiques, on s'est pris de compassion pour le supplicié qui, du fait de sa conversion et de sa repentance, a été érigé en modèle de rédemption par le Christ. Ils ont voulu en faire un saint, un peu comme l'un des deux larrons crucifiés avec Jésus et qui « reconnaît » le Christ sur la croix. L'Église ayant fait de lui son premier saint pénitent. Jacques Fesch s'est peut-être lui-même identifié au « bon larron » à qui Jésus dit : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » (*Luc, 23,43*)

Sans aboutir, l'affaire est allée loin puisque le cardinal Lustiger s'est personnellement engagé dans le dossier de béatification de Jacques Fesch ! Chose plus étonnante encore, bien qu'il n'y ait eu aucun doute sur sa culpabilité, son fils, d'une deuxième union, aidé d'un certain Gilbert Collard a essayé d'obtenir une réhabilitation civile de son père. L'avocat devenu un pilier du Front National puis du Rassemblement National publié en 2007 : *L'assasint Jacques Fesch, L'histoire du bon larron moderne* et crée l'association « Le Bon Larron » en référence à celui des *Évangiles* pour « venir en aide à toutes les victimes du système judiciaire ». On croit rêver ! Sans défendre aucunement la peine de mort (notre abolitionnisme est sans états d'âme), on peut se scandaliser de l'assimilation de Jacques Fesch à une « victime du système judiciaire » comme l'ont été ou le sont encore des condamnés par erreur judiciaire : peut-être Christian Renucci ou plus sûrement Omar Raddad ?

Que signifie, dans notre société laïque et démocratique, que l'on veuille béatifier un criminel jugé sans arbitraire ? Y aurait-il une morale religieuse qui se dédouanerait de la morale sociale en se posant comme supérieure sous couvert de « spiritualité » ? A moins que tout cela ne soit qu'idéologie politique,

conservatrice ou réactionnaire ? « Spirituel » peut aussi signifier « drôle » ! Comique de l'absurde ou humour noir ? On rirait plus si on n'était pas en plein retour du fondamentalisme religieux à visée politique et de toute obédience.

Ce spectacle de qualité, doté d'une vraie cohérence dramatique mais sans distanciation peut-il être apprécié sans les questions qui l'entourent ?

Merci à Fitzgerald Berthon pour cette heure de théâtre qui en vaut bien cinq de réflexion ou de débat possible...

Jean-Pierre Haddad

Dans 5 heures, conversion d'un condamné, d'après les écrits de Jacques Fesch, adaptation et jeu de Fitzgerald Berthon, collaboration artistique Vincent Joncquez.



Crédit photo : Vincent Hoppe

***Dans 5 heures*, conversion d'un condamné, d'après les écrits de **Jacques Fesch**, adaptation et jeu de **Fitzgerald Berthon**, collaboration artistique Vincent **Joncquez**.**

La condamnation à mort de Jacques Fesch, guillotiné en 1957, suite au meurtre d'un policier entraîné par un braquage raté est marquante à un double titre, d'une part, elle symbolise l'une des affaires qui met en cause les fondements mêmes de la peine de mort, d'autre part, elle éclaire le courage d'un homme qui fera face à l'épreuve ultime dans un cheminement spirituel intense.

Jacques Fesch est issu d'un milieu bourgeois mais sa trajectoire va l'écarter d'un avenir bien établi, études ratées, mariage contre l'avis parental, abandon de son épouse et de sa fille après détournement des fonds de sa belle-famille, et puis une vie d'expédients et de mauvais coups. L'homme semble emporté par un malin démon.

On imagine une personnalité dénuée de conscience et n'obéissant qu'à ses impulsions, sorte de Pierrot le fou versus Godart en moins empathique. Le destin va le conduire au braquage d'une agence de change et de numismatique, rue Vivienne dans le deuxième arrondissement de Paris.

Mais tout va mal se passer et dans sa fuite il tuera, semble-t-il, plus par panique que par sang-froid un policier. Il fut condamné à la peine de mort en dépit de circonstances atténuantes à la fois pour des raisons d'ordre public, meurtre d'un policier, et sociale du fait de ses origines bourgeoises.

Mais Jacques Fesch fait aussi l'objet d'une demande de béatification à l'initiative du cardinal Lustiger engagée en 1987 et d'une demande de réhabilitation initiée par son fils, car Jacques Fesch a eu un fils avec une autre compagne que son épouse après l'avoir quittée.

Jacques Fesch ne peut être réhabilité dans le cadre légal actuel mais le Conseil Constitutionnel saisi par Gérard Fesch a laissé au législateur la possibilité d'instituer une procédure particulière pour les ayants droits dans de tels cas.

Le spectacle conçu par Fitzgerald Berthon relate l'incarcération de Jacques Fesch et son cheminement vers une foi chrétienne qui va lui permettre d'affronter la mort sereinement. Le comédien adaptateur, aidé par Vincent Joncquez, a puisé sa matière dans le journal de prison du condamné, mais aussi dans les témoignages de Pierrette son épouse, de sa belle-mère ou de Maître Paul Baudet, son avocat, très impliqué.

Tout commence dans un clair-obscur caravagesque où le comédien assis entame son long monologue et ce retour progressif vers le Dieu de l'Évangile, le jeu du noir et de la lumière est forcément très prégnant et évocateur (créateur Vincent Hoppe).

Enfant de la bonne bourgeoisie Jacques Fesch a reçu une éducation religieuse il ne s'agit donc pas d'une conversion mais d'un véritable retour sur soi et sur la foi chrétienne. Il étudie, écrit et correspond beaucoup.

En voix off interviennent Frère Thomas, un moine avec qui Jacques Fesch échange mais aussi André, l'un de ses compagnons de prison (Eric Devillers et Maxime d'Aboville).

L'espace est forcément réduit : un rectangle simulant la cellule, 2 m sur 5, une table, une chaise. Quelques moments chorégraphiés viennent rompre l'attention que réclame cette confession-conversion spirituelle comme le pétage de plomb au début de l'incarcération ou plus tard la promenade dans la courette (regard complice de Jann Gallois).

En dehors de ces courts moments, Fitzgerald Berthon offre un travail tout en retenue, plein de conviction, entièrement tourné vers la rencontre avec la foi chrétienne et la force qu'elle donne à l'homme dans des circonstances tragiques. Il élude le débat sur la culpabilité qui a dû travailler la conscience de Jacques Fesch et le pardon de sa victime, mais il s'attache au cheminement des pensées existentielles et spirituelles d'un homme qui vécut antérieurement dans l'instant et la fuite en avant, et à ces moments où advient le grâce.

Pour un athée, le spectacle peut être dérangeant car il faut accepter l'adhésion sans réserve à une mystique rédemptrice, mais il a l'intérêt de nous rappeler le débat autour de la peine de mort, quarante après son abrogation, et celui toujours présent de la réparation face à des actes criminels, quand la prison est le seul recours existant alors que d'autres voies pourraient s'offrir.

Prendre quelques instants pour interioriser les questions que peut faire naître ce seul en scène, c'est aussi l'opportunité que nous donne Fitzgerald Berthon et *la conversion d'un condamné*.

Louis Juzot

DU 8 octobre au 10 décembre, le samedi à 19h, à **La Flèche Théâtre**, 77 rue de Charonne 75011 Paris.
Tél: 01 40 09 70 40 info@theatrelafleche.fr

Théâtre : « Dans 5 heures, conversion d'un condamné », d'après les écrits de prison de Jacques Fesch au théâtre La Flèche, à Paris.

Pierre François / [7 days ago](#)

Inattendu.

Jacques Fesch, homme immature et sans caractère, tue un policier lors d'un braquage raté le 25 février 1954, est condamné à mort le 6 avril 1957 et monte sur l'échafaud le 1er octobre de la même année. Ce qui n'est qu'un fait divers tragique devient une histoire exemplaire du fait que lors de son incarcération, l'homme se convertit et vit une expérience mystique telle qu'en 1987 le cardinal Lustiger introduit sa demande en béatification.

C'est ce dernier épisode que le spectacle « *Dans 5 heures* » retrace, se fondant exclusivement sur ses écrits de prison. Alors qu'il est des propos – notamment sur la souffrance – qu'il est possible de lire ou de dire pour soi, mais dont l'écoute entraîne le rejet, le comédien parvient à éviter cet écueil. Sa chorégraphie traduit par ailleurs parfaitement la violence des forces contradictoires qui s'agitent en lui. On croit au personnage et on ne voit pas le temps passer. Bref, c'est un spectacle à saluer et – surtout – à aller voir. À condition qu'il reste de la place, les représentations étant complètes un mois à l'avance...

Pierre FRANÇOIS

« *Dans 5 heures, conversion d'un condamné* », d'après les écrits de prison de Jacques Fesch. Collaboration artistique : Vincent Joncquez. Avec Fitzgerald Berthon. Regard complice pour la danse : Jann Gallois. Création lumière est sonore : Vincent Hoppe. Musique : Nils Frahm. Voix hors champ : Éric Devillers et Maxime d'Aboville. Samedi à 19 heures jusqu'au 10 décembre au théâtre La Flèche, 77, rue de Charonne, 75011 Paris, métro Charonne, Ledru-Rollin, Faidherbe-Chaligny. Tél. 01 40 09 70 40, info@theatrelafleche.fr, <https://theatrelafleche.fr/la-saison/dans-5-heures/>

Théâtre : Dans 5 heures, l'interview.

Succès.

Pourquoi donc Fitzgerald Berthon a-t-il choisi comme thème de son spectacle la conversion de Jacques Fesch alors que nous vivons dans un monde post-chrétien, post-moderne et dans lequel les références religieuses sont rapidement suspectes ?

Sa première réaction est de botter en touche : « parce que c'est un bon défi ». Comme s'il y avait des pièces qui n'étaient pas des défis à relever !

Puis, on apprend qu'étant originaire de la même ville que ce dernier, il s'est dit que cela aurait pu être lui qui bascule dans la violence. Que faisant partie du mouvement Anuncio⁽¹⁾, il cherche à annoncer l'Évangile de façon festive et par la beauté. Qu'il voulait faire sortir une œuvre religieuse des églises pour la proposer au grand public⁽²⁾. Que, saisi par cette histoire, lui qui n'a pas vécu d'expérience mystique, a voulu la découvrir de l'intérieur et la partager (ce qui s'est traduit par la lecture des cinq cents pages des écrits de prison et deux ans de travail pour trouver les bonnes coupes à effectuer). Qu'enfin, il trouve là le moyen d'allier son métier et ses convictions. Cependant, son but premier n'est pas de passer un message, mais de surprendre (et il y parvient très bien).

Est-ce la grâce qui agit, lui qui a eu le nez creux ou son talent personnel ? Toujours est-il que la pièce est prolongée et qu'il cherche un lieu pour la reprogrammer. Et que lorsqu'il la joue en prison, certains croient qu'il a été des leurs ou lui confient que « Jacques Fesch a compris ce que je vis dans mon cœur » ou qu'il « dit des choses que je ne réussis pas à expliquer à ma famille ».

Pierre FRANÇOIS

(1) <https://www.anuncio.fr/>

(2) *Et il sait de quoi il parle, jouant régulièrement dans ce contexte où la visibilité n'est pas bonne et l'acoustique plus faite pour la musique que pour le théâtre.*

DANS 5 HEURES
Théâtre La Flèche (Paris) octobre 2022



Seul en scène dramatique d'après les écrits de prison de Jacques Fesch conçu et interprété par Fitzgerald Berthon.

Revêtant la forme théâtrale contemporanisée du miracle médiéval, la partition du seul en scène "**Dans 5 heures**" conçue par le comédien **Fitzgerald Berthon** s'avère calquée sur celle d'un monologue intérieur signé par le géant de la littérature du 19^{ème} siècle.

L'opus "Le Dernier Jour d'un condamné" de Victor Hugo qui constitue essentiellement, et avec notamment en appui tactique la formule "se venger est de l'individu, punir est de Dieu", un plaidoyer pour l'abolition de la peine de mort étayé par les soliloques d'un criminel non identifié.

Pour sa part, Fitzgerald Berthon s'inspire des écrits autobiographiques de Jacques Fesch qui, à la fin des années 1950, est guillotiné suite à son procès pour vol à main armée ayant entraîné la mort d'un policier.

Et notamment ceux relatant sa conversion religieuse intervenue durant son emprisonnement avec des références patentes à la vulgate catholique et sa doxa de la sainteté, une conversion dans laquelle l'Eglise catholique a vu l'expression de vertus chrétiennes exemplaires légitimant l'ouverture d'une instance en béatification et dont la condamnation fait l'objet d'une demande en réhabilitation judiciaire soutenue par Maître Eric Dupond-Moretti avant qu'il ne se voit attribuer le poste de ministre de la Justice.

La partition entre en résonance contemporaine avec les débats sociétaux non seulement sur l'efficacité mais la légitimité même de la sanction pénale dans sa double fonction de répression et de dissuasion et les conditions de dispense de jugement ou de peine.

Ce, outre une insertion élégiaque de la figure du bandit, en reprenant l'argumentaire de l'emprisonnement comme constituant une inacceptable et intolérable mesure attentatoire à la liberté individuelle et celui de l'inversion avec la posture victimaire du criminel s'exonérant de toute culpabilité et responsabilité en la rejetant en l'espèce sur le milieu familial et, à tout le moins, invoquant pour excuse absolutoire sa nature d'homme faible et sans caractère.

Une partition que, dans le décor minimaliste de la scénographie convenue de la délimitation d'un pré-carré scénique en l'espèce matérialisant l'espace de la cellule carcérale, et avec des intermèdes "dansés" signifiant la catharsis du prisonnier par le défoulement physique, **Fitzgerald Berthon** dispense avec conviction.